

ROSSIER, JEAN-DANIEL (1825-1888)

ROSSIER, Jean-Daniel, colporteur, instituteur et pasteur baptiste, né à Vulliens près de Lausanne en Suisse le 12 décembre 1825 et décédé à Boston (Maine) États-Unis le 2 janvier 1888. Il avait épousé successivement Jeanne-Louis Mayor en 1847 et Marie-Céline Smith en 1862. Inhumé au cimetière de Montgomery (Vermont) aux cotés de ses deux épouses.



Jean-Daniel Rossier fait partie des pionniers baptistes évangéliques du Québec. Il existe quelques incertitudes quant à sa carrière, mais nous tirerons partie au mieux des documents disponibles¹.

Jean-Daniel Rossier est né à Vulliens, canton de Vaud, à une vingtaine de kilomètres au nord de Lausanne en Suisse le 12 décembre 1825. Il était le fils de Jean-Daniel Rossier (1797-1843), bourgeois de Vevey, et de Jeanne-Marie Thoney (v1800-v1850), qui était de Vulliens. Il était l'aîné d'une fratrie composée de Louis (v1827), Marie (v1830) et Susanne (1835-1911). Jean-Daniel avait une malformation à la jambe qui l'empêchait de marcher normalement et sa mère devait le porter jusqu'à l'école primaire. La chose s'étant par la suite un peu améliorée. Même s'il avait un physique de fermier, ses parents savaient qu'il ne gagnerait pas sa vie dans les travaux manuels et ils ont privilégié la filière éducative.

Il a donc étudié à l'École normale de Lausanne et s'est qualifié comme instituteur. Il s'occupait d'une école primaire à Vevey (à 25 km à l'ouest de Lausanne) dont sa famille était originaire quand il avait épousé le 19 août 1847 une autre institutrice de son âge, Jeanne-Louise Mayor, née le 1^{er} janvier 1826 à Château d'Oron, à quelques kilomètres du village où lui-même était né. Bien qu'il vive à Vevey, il étudia à l'Institut missionnaire de Lausanne et y fut consacré au ministère. C'est toujours à Vevey que naîtront les trois premiers enfants du couple : Henri (1850), Louis (1852) et Paul (1853).

Issu du Réveil où l'évangélisation est primordiale, Jean-Daniel pense à exercer son ministère en pays de missions. Comme Henriette Feller, une amie de la famille, est établie à Grande-Ligne au Québec depuis 1835 et qu'elle y a fondé un collège en 1840 justement dans des perspectives missionnaires, il se met à correspondre avec elle. Elle le presse fortement de la rejoindre et c'est ce qui décide Jean-Daniel à faire le voyage au printemps 1854. Il prend donc le bateau avec ses tout jeunes enfants en compagnie aussi de sa sœur Susanne qui s'établira pour sa part dans le Vermont. La traversée prend presque un mois, est plus longue que prévue et se fait par temps difficile. Paul en tombe gravement malade au point où on pouvait craindre le pire.

¹ Les Rossier ont un site illustré consacré à leur famille <https://rossierfamily.net/toc.html> qui ne dit pas tout malheureusement et contient quelques erreurs et approximations. Les articles nécrologiques parus dans *L'Aurore* au moment de son décès le complètent. Voir les sources à la fin. Nous reproduisons en fin d'article celui de Théodore Lafleur du 12 janvier 1888.

Enfin à pied d'œuvre, Jean-Daniel se rendit à Saint-Pie (comté de Bagot) le 1^{er} juin. Il y devint l'aide du pasteur Théodore Lafleur comme instituteur et évangéliste. Ce champ missionnaire était vaste et couvrait alors les cantons de Roxton, Milton et Granby. Il y perdit Paul, son troisième enfant, le 5 juin, à peine âgé d'un an. Comme sa femme était enceinte, elle y donna naissance à Clara le 7 septembre suivant.

Après une année, on lui confia un poste d'enseignement au collège des garçons à Grande-Ligne (aujourd'hui à Saint-Blaise-sur-Richelieu) qui jouait un rôle de premier plan pour les baptistes dans l'évangélisation en français sous la direction de la fondatrice, Henriette Feller, et de Louis Roussy. Il y enseigne quelques années, là où naîtront ses deux autres enfants. Samuel (1855) et Émile (1857). Peut-être son épouse est-elle morte en couches, car elle décède le 11 mai 1859, à peine âgée de 33 ans. Il a donc cinq enfants à charge et devra s'en occuper seul pour les trois années suivantes. Avec les déplacements qu'implique sa tâche, il a certainement obtenu de l'aide pour les garder quand il ne pouvait s'en occuper lui-même.



Jean-Daniel et Jeanne-Louise vers 1859
(Photos dans Rossier family.net)

Cette même année 1859, il s'occupe de Saint-Rémi où il habite et en fait le centre de son activité, rattaché à l'église de Saint-Constant, puis il prend en charge South Ely pour un court moment, probablement comme colporteur, car François-Xavier Smith en est le pasteur de 1860 à 1874 environ.

En juillet 1862 à la Grande-Ligne, il épouse une sœur de ce dernier, Marie-Céline Smith. Ils auront huit enfants ensemble, les trois premiers à Grande-Ligne, les autres à Montgomery dont nous parlons à l'instant. Son mariage se situe au cœur de la période où il s'occupe, de 1860 à 1863, du champ de Henryville, plus au sud, et de Pike River à une dizaine de kilomètres à l'est.

Il passe ensuite dans le Vermont, à Montgomery, village agricole, une quinzaine de kilomètres à l'est d'Enosburg, à partir d'octobre 1863 et pour de nombreuses années². Il y remplace le pasteur Jean Létourneau qui doit quitter pour raison de santé. C'est la Baptist Home Missionary Society qui en est responsable aux États-Unis en collaboration avec Grande-Ligne. Déjà pasteur en Suisse, fort de quelques années de pratique pastorale au Québec, Jean-Daniel est officiellement consacré pasteur baptiste à Grande-Ligne le 19 octobre 1867³.

Le choix d'opter pour un poste en terre américaine se comprend mieux dans le contexte. À cette époque, les Canadiens français émigrent aux États-Unis chaque année par dizaines de milliers et les églises suivent le courant tentant de répondre aux besoins. Depuis des années, le Vermont est sillonné par des colporteurs ou des pasteurs baptistes ou autres. On trouve à Montgomery une cinquantaine de familles franco-protestantes, quelque 200 personnes, et on espère bien y établir une église durable, C'est ce à quoi s'emploie Jean-Daniel, même si le clergé catholique travaille en sens contraire. Il y sera pour un peu plus d'une douzaine d'années. Comme il faut bien vivre, il achètera une ferme de 80 acres avec ses bâtiments le 2 novembre 1867 et il y aura cinq autres enfants entre 1868 et 1877.

On lui demandera de prendre la direction de l'institut des garçons à Grande-Ligne pour deux ans en 1874. L'historien Fitch est très élogieux sur son passage. Il signale que plusieurs des ouvriers font remonter leur conversion ou leur adhésion à la dénomination à cette période bénie où il était directeur. Il semble se produire aussi un réveil au même moment du côté des filles à Longueuil. Pourtant ce ne sont pas les aléas qui ont manqué. L'édifice a plus de trente ans et a besoin d'une sérieuse révision. On y entreprend des travaux à l'été 1874 et la rentrée d'octobre se fait dans un bâtiment rénové. Mais les travaux ont dépassé les prévisions de sorte que, par manque de liquidité, la rentrée de 1875 a été compromise et ce n'est qu'en janvier 1876 qu'on put accueillir de nouveaux des élèves. Daniel n'est vu que comme un intérimaire et on cherche un vrai directeur, comme s'il n'était pas tout à fait à la hauteur. Il va retourner à Montgomery à la fin de l'année scolaire⁴.

Il continua d'y cultiver sa terre comme un vrai paysan, alors que sa famille suisse n'aurait jamais cru qu'il y arriverait. Son église comptait 61 membres et il célébrait les

² Nous sommes à la fin de la Guerre de Sécession qui ne semble pas avoir affecté cette partie de pays.

³ Il est le septième pasteur de la Société de Grande-Ligne avec Louis Roussy, Léon Normandeau, Théodore Lafleur, Toussaint Riendeau, Jean Létourneau et Pierre-Valentin Roudiez. La directrice Henriette Feller, déjà très malade, s'éteindra l'année suivante alors que son fidèle collaborateur le pasteur Louis Roussy ne disparaîtra qu'en 1880.

⁴ C'est à ce moment que les autorités missionnaires décident de fermer l'Institut Feller pour filles de Longueuil et de le fusionner avec celui des garçons pour créer un collège mixte, ce qui est une exception au Québec à part l'Institut de Pointe-aux-Trembles qui vient de faire la même chose. On y voit l'avantage d'utiliser le même corps professoral et les mêmes locaux pour l'enseignement. Cette façon de faire est pourtant monnaie courante aux États-Unis. Le nouveau collège portera le nom d'Institut Feller en hommage à la directrice disparue huit ans plus tôt.

cultes du dimanche aussi à Enosburg, rejoignant au total quelque 70 familles canadiennes-françaises. On comprend que c'est dans ce coin de pays qu'il ait voulu être enterré à la fin de sa vie. Vogt-Raguy juge pourtant que l'activité baptiste à cet endroit est un échec, car elle n'a pu établir une communauté aussi durable qu'à Sainte-Anne en Illinois.



J.D. age 54



Celina age 60
1893 in Worcester, MA

Lui en 1879, elle en 1893

En tout cas, en octobre 1879, on lui demande de prendre en charge l'église de Burlington toujours dans le Vermont où il doit succéder à un autre pionnier, Alphonse de Liguori Therrien. Au recensement de 1880, Ulrich travaille sur une ferme. Nous ne savons pas si nous devons interpréter cela comme si l'adolescent était resté à Montgomery, dont son père conserve toujours la propriété, alors que les autres sont encore à l'école et ont suivi leurs parents.

Quatre ans plus tard, on confie à Jean-Daniel la charge de la mission française de Worcester au Massachusetts, ville industrielle qui accueille de très nombreux Canadiens français venus travailler dans ses usines. Il y restera deux ans.

En novembre 1885, on fit appel à ses compétences au Collège protestant français de Lowell, puisqu'il avait une bonne formation. Il s'est rapidement trouvé en désaccord avec l'approche congrégationaliste de l'institution et a démissionné quelques semaines plus tard. Il semble s'être occupé de l'église baptiste de la rue Ennel dans cette ville pour quelque temps, car il passe assez rapidement à Boston au Tremont Temple Baptist

Church pour prendre en charge la section française, possiblement à l'automne 1886. Il y est actif pour à peine un an, car il y tomba malade et après plusieurs mois, décéda dans cette ville le 2 janvier 1888. Il n'avait que 62 ans.



Il sera enterré à Montgomery où il avait habité longtemps et cultivé sa terre. Son épouse l'y rejoindra quelques années plus tard puisqu'elle est décédée 6 janvier 1895. Elle habitait Worcester avec sa fille Elsie qui en avait pris soin les deux dernières années de sa vie. Ainsi, ses deux épouses, Jeanne-Louise et Céline, reposent à ses côtés dans le cimetière de l'endroit.

Théodore Lafleur lui rend ce témoignage :

Monsieur Rossier était de ce qu'on appelle en Suisse le gras de Vaud : il est né paysan, il en avait les formes, la forte charpente, un peu de la lourdeur, mais avec une âme puissante, un cœur aimant, un esprit très éveillé et un remarquable talent poétique qui n'est pas rare du reste dans le canton de Vaud si beau et que M. Rossier savait cultiver à ses heures.

Le pasteur J. N. Williams, secrétaire de la Mission de la Grande-Ligne qui avait présidé à ses funérailles devant quelques centaines de personnes, ajoutait qu'on pouvait toujours compter sur lui et soulignait aussi son talent d'écrivain :

On connaît son joli talent poétique. Les poésies publiées [effectivement il avait publié un recueil] et inédites dues à sa plume, j'ai lieu de croire, feraient un joli volume qui honorerait le protestantisme français et ne manquerait pas d'acheteurs et de lecteurs.

Parmi les dernières paroles de notre frère, j'aimerais toujours à me rappeler celles-ci : « Je voudrais vivre et travailler encore, mais je ne crains pas de mourir. Ne vous troublez pas pour moi. Le bon Berger est avec moi. »

En complément de ces témoignages, nous avons reproduit plus bas la biographie hommage rédigée par le pasteur Théodore Lafleur et parue dans *L'Aurore* du 12 janvier 1888, p. 4.

LE REV. JEAN DANIEL ROSSIER

Est décédé le 2 janvier 1888 à Boston., Mass., à l'âge de 62 ans. Ce décès met fin à une carrière honorable dans l'œuvre missionnaire évangélique tant au Canada qu'aux États-Unis. Notre frère est né le 12 décembre 1825 dans un village près de Lausanne, canton de Vaud, Suisse. Ayant fait un cours d'études à Lausanne et s'occupant d'enseignement comme instituteur breveté à Vevey, il reçut un appel du Canada en 1854 et fut chargé de la direction des leçons à l'institut de la Grande-Ligne.

Après quelques années d'enseignement il se livra à l'œuvre de l'évangélisation française, d'abord dans le champ d'Henriville. Ses aptitudes et prédilections pour le ministère étant reconnues il fut ordonné à la Grande-Ligne le 19 octobre 1867 et fut installé comme pasteur de l'église baptiste française de Montgomery, Vermont. Son œuvre dans ce champ où se trouvaient environ deux cents Canadiens protestants se prolongea jusqu'en 1879. C'est au mois d'octobre de cette année qu'il fut appelé à se charger de l'œuvre française à Burlington comme successeur du rév. A. L. Therrien. Quatre ans plus tard on lui confia la charge de la mission française à Worcester, Mass. De là, en 1886, il fut appelé à Lowell pour s'occuper d'enseignement dans le "Collège congrégationaliste français" de cette ville. Ne pouvant accepter les conditions dénominationnelles rattachées à cette position, il résigna après quelques semaines de service et fut nommé à la charge de l'œuvre française à Boston où il eut un accueil très encourageant de la part des amis de l'Évangile parlant la langue française dans cette ville, mais qu'il a dû quitter pour entrer dans son repos éternel.

Au service, à sa demeure, prirent part le Rév. Emory Haynes, pasteur de l'église du Tremont Temple, le Rév. G. Aubin, successeur du frère Rossier à Worcester, le Rév. F. X. Smith, son beau-frère de Woonsocket, et M. James Robert de Boston ainsi que le pasteur Williams.

Ce service, peu formel, mais très touchant par les paroles affectueuses d'amis et collègues, par les fleurs et devises que portait le cercueil, par la présence de parents, amis et compatriotes de Boston, Worcester, Lowell, etc., et surtout par les larmes d'une nombreuse famille, précéda le départ pour le lieu de sépulture dans le cimetière du village de Montgomery, État du Vermont.

Quelques jours avant sa mort notre frère m'avait demandé, comme dernier service de notre longue fraternité, de lui promettre de l'accompagner à sa dernière demeure et de présider au service funèbre au milieu de ses anciens paroissiens et amis de Montgomery. Rien de plus touchant que l'accueil donné aux restes mortels de notre ami par ses enfants résidents dans l'endroit et ses anciens amis Américains et Canadiens de sa première paroisse aux États-Unis. Une dizaine de voitures l'escortèrent depuis la gare de East Berkshire, distance de sept milles, au joli temple baptiste du village de Montgomery. Un auditoire de plus de deux cents personnes, moitié amis américains moitié Canadiens protestants et bon nombre de romains catholiques, étaient réunis pour honorer la mémoire de celui qui avait travaillé à l'œuvre de l'évangélisation parmi eux. Après un service en anglais et en français, où je fus assisté par le pasteur Cook de l'Église baptiste et le Rév. Dr Evans, pasteur de l'Église méthodiste, et les derniers adieux de cette congrégation à notre frère que plusieurs de nos compatriotes honoraient même de leurs larmes, on confia à la terre, dans un cimetière située sur une haute colline, au lieu qu'il avait lui-même choisi, la dépouille mortelle d'un

soldat de Jésus-Christ tombé sur le champ de bataille.

Sur cette colline entourée de tous côtés par des sommets des montagnes de Vermont, réveillé au dernier jour notre frère Rossier, me disais-je, en quittant ces lieux pittoresques, va croire, s'il peut encore penser à la terre, qu'il a dormi dans sa patrie et qu'il se réveille au milieu des cimes de la Suisse.

La mort de notre frère Rossier est une grande perte pour l'œuvre de l'évangélisation française dans la Nouvelle-Angleterre. Il inspirait la confiance. Ma pensée à son égard revient toujours à ces deux mots si expressifs de la langue anglaise: *Perfectly reliable*. Il manquait peut-être un peu d'enthousiasme.

On connaît son joli talent poétique. Les poésies publiées et inédites dues à sa plume, j'ai lieu de croire, feraient un joli volume qui honorerait le protestantisme français et ne manquerait pas d'acheteurs et de lecteurs.

Parmi les dernières paroles de notre frère j'aimerais toujours à me rappeler celles-ci: "Je voudrais vivre et travailler encore, mais je ne crains pas de mourir.—Ne vous troublez pas pour moi. Le bon Berger est avec moi.

J. N. Williams.

Providence, R. I., 7 janvier 1888.

23 novembre 2020

Jean-Louis Lalonde

Sources

L'Aurore, 12/1/88(4) 19/1/88(2) 19/5/11(5) 5/9/19(3) 17/10/19(4) 2/7/26(3)

Ancestry.ca, site de l'Arbre franco-protestant avec photos.

E.R. Fitch, *The Baptists of Canada*, Toronto, Standard Publishing, 1911, p 205, 218 225.

Dominique Vogt-Raguy « Les communautés protestantes francophones au Québec : 1834-1925 », thèse PhD, Bordeaux, U. de Bordeaux III, 1996, 938 p + annexes. Ici, p. 160, 247, 292, 331-332, 337, annexes 6, 9, 14.

La généalogie familiale sur le site avec de nombreuses photos et illustrations :

<https://rossierfamily.net/toc.html>